



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

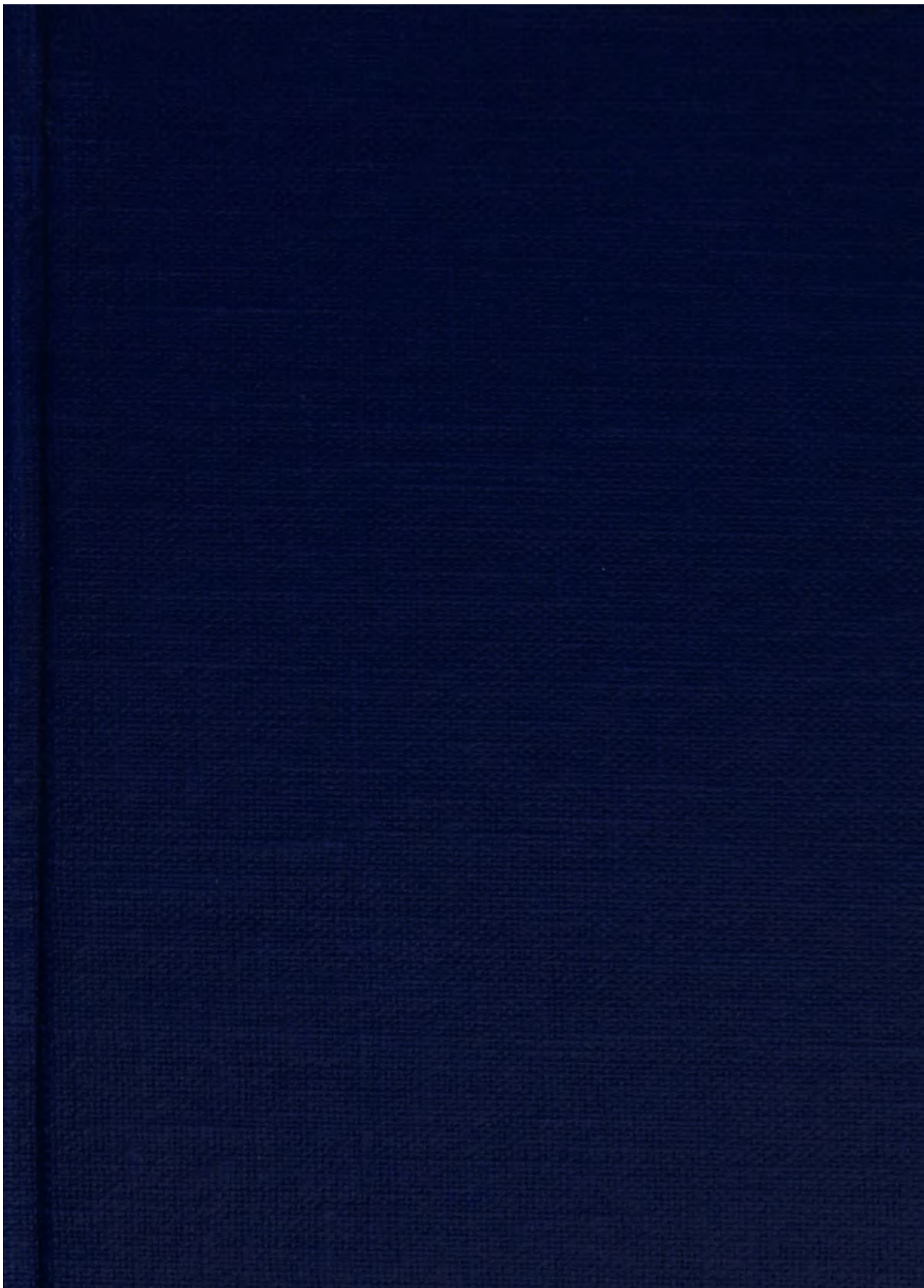
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

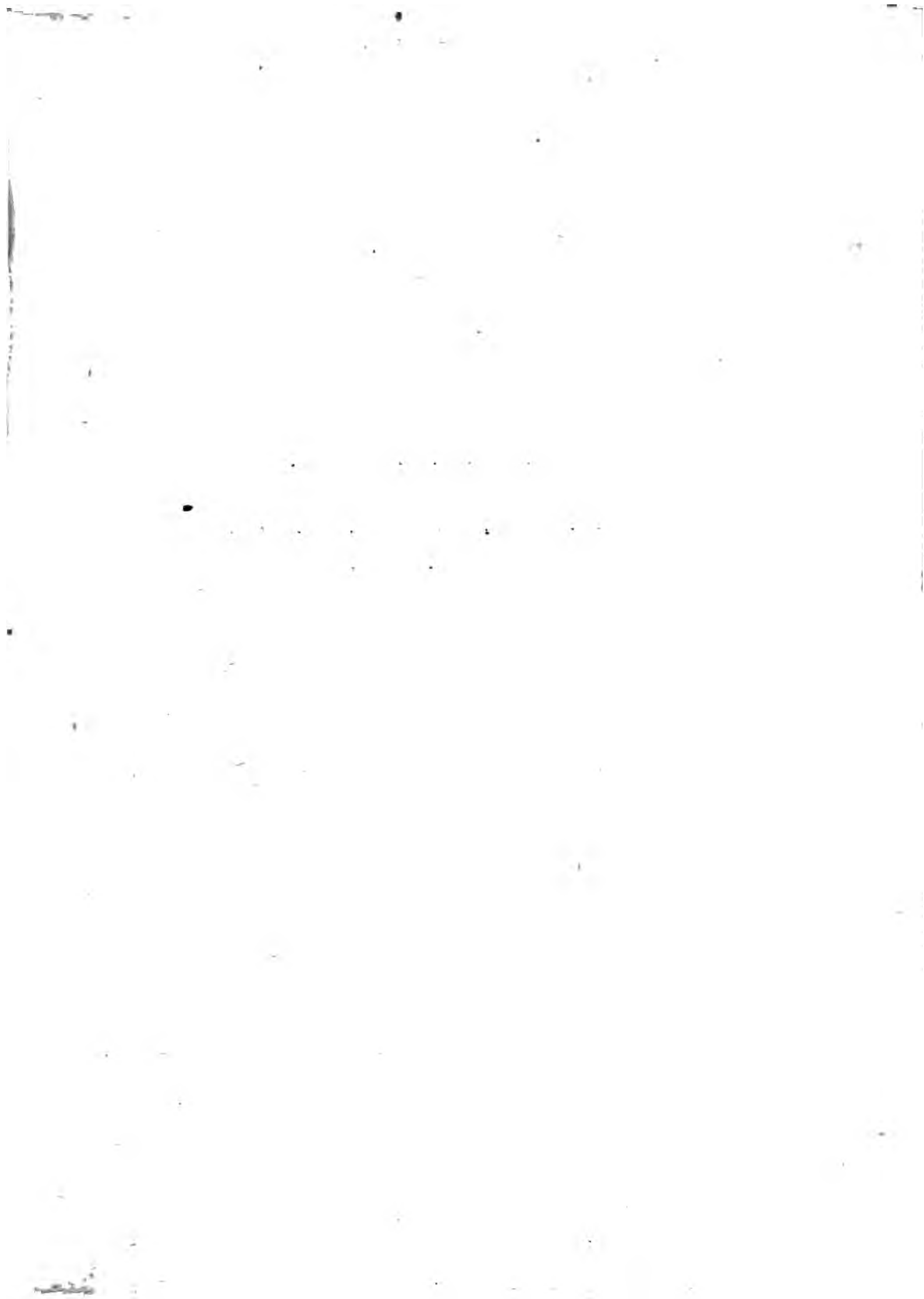
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







Il a été tiré de cet ouvrage

*100 exemplaires sur papier de cuve,
numérotés de 1 à 100.*

30,3

DANTE, PASCAL

ET

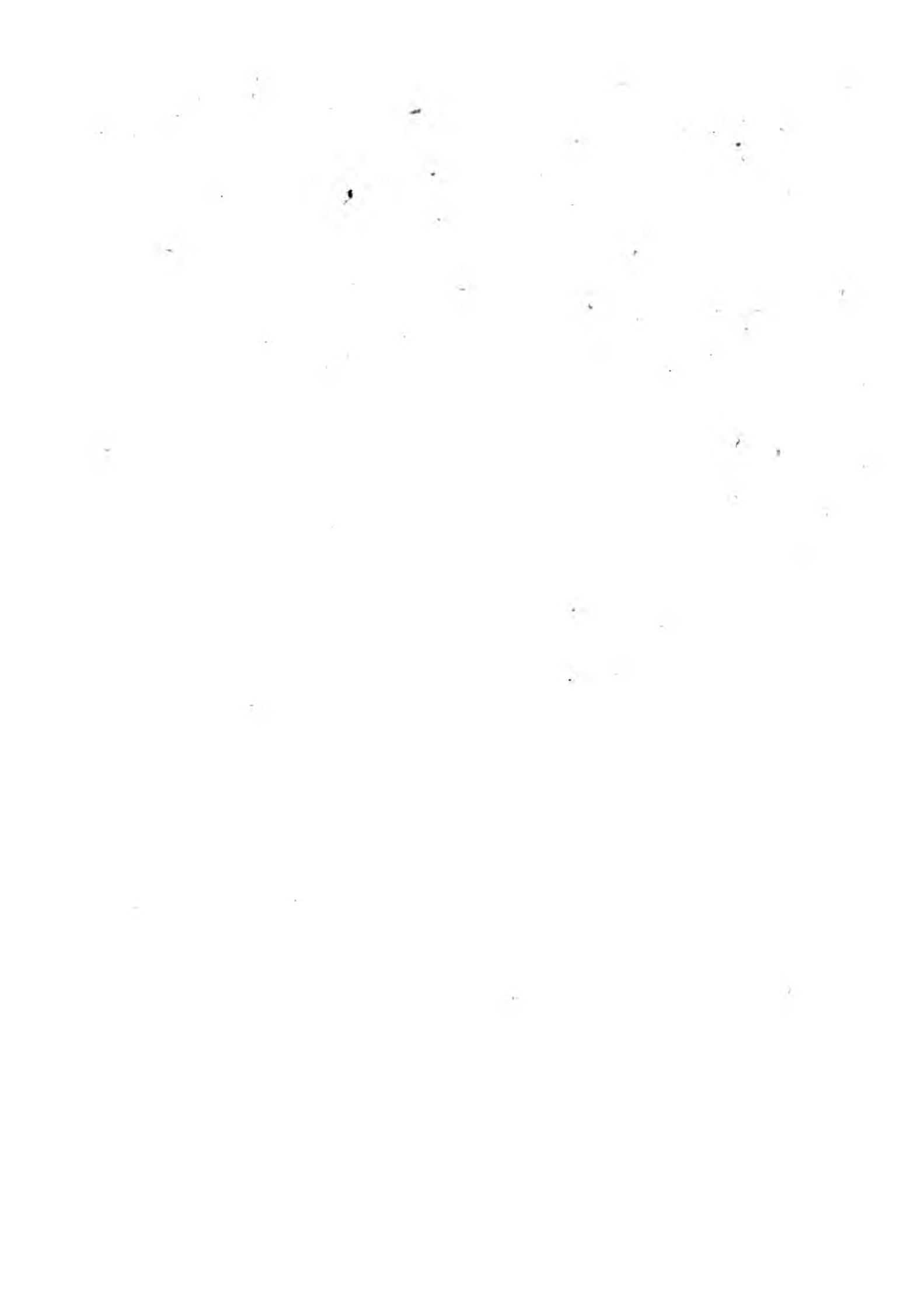
RENAN

P/O 970 A



Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur
en 1923.

DANTE



LE SIXIÈME CENTENAIRE DE DANTE

DISCOURS PRONONCÉ A LA SORBONNE LE 2 JUIN 1921,
SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. ALEXANDRE MILLERAND,
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nous avons en France, depuis un siècle et surtout depuis la thèse décisive d'Ozanam sur *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, une admirable école d'études dantesques. Dans notre Université, les Hauvette, les Luchaire, les Hazard, et en dehors d'elle des travailleurs libres, les Henry Cochin, les Pierre de Nolhac, les André Pératé, les Pierre Gauthiez, les Charles Maurras, éclairent et propagent le culte du grand poète mystérieux. De tels

hommes font autorité à travers le monde. Et moi, quel italianisant suis-je donc pour parler de Dante au point de vue littéraire et pour glorifier cette œuvre escarpée dont la cime se noie dans la lumière du Paradis? Comment se peut-il qu'un simple écrivain, tout absorbé par les passions de son temps et qui n'a pas de titres érudits, prenne la parole dans cette solennité?

Les spécialistes l'ont voulu ainsi. Les maîtres de la Sorbonne et les organisateurs français du Jubilé ont décidé qu'il convenait qu'un simple lettré, pris en quelque sorte au hasard parmi ceux qui ont relu la *Divine Comédie* à l'occasion de cette date, vînt témoigner que l'œuvre est toujours agissante et tentât de définir brièvement le bénéfice qu'il y a trouvé.

Les grands chefs-d'œuvre joignent

d'âge en âge à leur éternel prestige une leçon appropriée à ce que chaque génération a besoin qu'on lui dise. On pourrait leur appliquer l'épithète que les anciens employaient en parlant de la mer, la mer aux mille voix. Que nous proposent aujourd'hui les grandioses polyphonies de Dante? Que peut nous enseigner le vieil homme que nous fêtons, ce vieil homme âgé de six cents ans?

Voilà ce que je viens chercher sommairement avec vous. Pas de commentaires savants, pas d'efforts pour restituer les intentions du poète et pour nous replacer au quatorzième siècle. Pas de draperies non plus. Nous écartons la rhétorique aussi bien que les subtiles recherches. Simplement le récit du profit qu'après une lecture de commémoration un lettré a trouvé dans le poème

magistral. Simplement la brève réponse que l'antique oracle a donnée à l'un quelconque de ses pieux pèlerins de 1921.

*
* *
*

En vérité, ce poème me fait songer au mont Athos où nichent des couvents, de pieux anachorètes et des aigles. Au cours de mon ascension, le long des trois cantiques, j'ai trouvé des équipes de commentateurs, des dévots solitaires et puis l'aire où naquirent quelques-uns des poèmes les plus fameux du dernier siècle. Rien que dans le Purgatoire, j'ai salué au passage les tercets qui, sans doute, inspirèrent à Auguste Barbier sa superbe image de la cavale indomptable et rebelle ; j'ai vu « la concubine de l'antique Titan blanchir au balcon d'Orient » et j'ai cru reconnaître

la *Demoiselle élue* de Dante-Gabriel Rossetti s'appuyant au balcon du ciel ; j'ai rencontré ces brebis que Dante compare à des âmes, comme, dans *Sagesse*, Verlaine les compare à ses pensées encore incertaines de repentir ; et deux tercets m'ont montré, en germe, le *Sordello* obscur et si beau de Robert Browning (1).

Ainsi la force et la véhémence d'Auguste Barbier, l'esthétisme de Rossetti, la fluidité de Verlaine, le mystère de Browning, toutes ces diversités, nos maîtres les ont trouvées dans un seul cantique de ce poème sacré, auquel ont mis la main le ciel et la terre. Que serait-

(1) Barbier, dans la fameuse apostrophe à l'Italie au chant VI du Purgatoire ; Rossetti, au début du chant IX ; Verlaine, au chant III ; Browning, quand Dante parle des hommes violents, morts de mort violente, qu'à leur dernière minute touche un rayon de l'au-delà.

ce si nous poursuivions avec plus de méthode cette enquête sur la fécondité que porte encore Dante au milieu de nos contemporains? L'idée de la *Comédie humaine* avec son Enfer surabondant et son Paradis esquissé dans *Séraphita* sous l'influence de Swedenborg, n'est-elle pas apparue à Balzac comme une réplique à la *Divine Comédie*, quand le prince de Téano (à qui, en remerciement, il devait dédier *la Cousine Bette*) lui fit apercevoir dans une inoubliable conversation (je prends les termes mêmes de Balzac) « la merveilleuse charpente d'idées sur laquelle est construite la *Comédie divine*, le seul poème que les modernes puissent opposer à celui d'Homère ».

Une multitude de belles œuvres ont pris leur vol du vieux chef-d'œuvre, une multitude de grands esprits y ont trouvé

leur retraite. Et des esprits de toutes sortes ! Un Littré comme un Lamennais. Pensez-vous quelquefois à ce que durent être les rêveries du vieux Lamennais, ce foudroyé, dans ces grandes solitudes chrétiennes de la *Divine Comédie*, quand désabusé de tout et de lui-même, après 1848, il achevait sa vie en traduisant les trois cantiques ?

Qu'a-t-il donc ce Dante pour attirer les grandes âmes ? Qu'a-t-il à leur offrir ? Il leur offre l'expérience d'une vie complète. On le dénature quand on le fixe par une épithète saisissante dans une seule attitude. Le sombre Alighieri ! Qu'est-ce à dire ? Ceux-là peuvent se contenter de cette épithète qui se sont bornés à relire son Enfer et n'ont pas poussé plus loin. L'Enfer est sombre, certes, et Dante en proie aux passions dévorantes. Il atteste les siècles qu'on

lui fait injustice. C'est une âme d'exilé. Ces âmes-là sont pétries de rancunes et de colères. Mais c'est bien mal regarder que de ne voir en lui que cet âpre profil. Il faut apercevoir la grâce, l'élégance. le souvenir d'une jeunesse aimable, active, ardente, jeunesse de jeune poète amoureux et de soldat, avec la chasse, la danse, les chevauchées, la musique, les jardins, les fleurs, la nature, le délice du paysage où tout se baigne de chaleur. Connaissez-vous son portrait du Bargello de Florence, tel qu'on le retrouva d'abord, avant que de criminelles retouches le gâtassent, son portrait ravissant de courtoisie et de pureté? Voilà le jeune victorieux qu'il fut avant de devenir le vieux vaincu, popularisé par le buste de Naples. Et en lui toute la culture de son époque. Ce grand chrétien est pénétré de la pensée de la

Rome antique. Il est là devant nous, entre le monde chrétien et le monde classique, et Raphaël l'a placé justement dans le *Parnasse* et dans la *Dispute du Saint-Sacrement*. Plus encore, il est entre l'Orient et l'Occident, car voilà qu'on trouve aujourd'hui en lui les légendes musulmanes. Toute la poétique de la Méditerranée le baigne et l'inonde. Enfin, il est pénétré des passions furieuses de l'atroce politique des petites villes de son temps. Un temps où tout ce qui, chez nous, demeure au stade de l'invective et du souhait, passait immédiatement à l'acte.

Son œuvre est une suite de mystérieux tableaux, profonds comme des miroirs, qui remémorent aux âmes tragiques leurs jours heureux et malheureux. A quoi bon lire des livres qui n'en savent pas plus que nous ou qui même

en savent moins? Nous ferions mieux de rêver ou d'aller à la promenade. Mais Dante nous propose toute la poésie d'un conducteur de peuples et d'un conseiller de rois. Il ne sort d'aucune lignée royale, aucune cité ne l'a élu, il n'appartient à aucune confrérie, il ne dispose d'aucune richesse. « Vous demandez peut-être, écrit-il aux cardinaux du conclave de Carpentras, qui est celui qui veut soutenir de sa main l'arche chancelante? Je suis parmi les plus humbles brebis du troupeau du Christ, mais ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et le zèle de la Maison du Seigneur me dévore. » *Vox privata*, s'écrie-t-il encore, en parlant de lui-même. Nous connaissons cette voix si fière. C'est la voix des Milton, des Voltaire, des Chateaubriand, des Hugo. Dante a reçu sa mission de son génie d'artiste. Il possède

une conception architecturale de la société et ne peut se passer de la faire connaître. Tout homme, pourvu seulement qu'il soit un être de grandes pensées, trouve en lui un élargissement de son âme et des espaces pour son rêve.

*
* * *

Dante n'est pas un artiste dans sa bibliothèque. Aux racines de son poème, il y a une magnifique activité. C'est un croyant, un homme politique, un penseur, un amoureux. C'est un poète au plus ardent de la mêlée humaine. Son premier conseil, c'est d'agir.

Devant la porte de l'enfer, il rencontre des malheureux que Virgile lui désigne en ces termes : « Tu vois les âmes tristes de ceux qui vécurent sans mériter le mépris et sans mériter la



louange. Le monde n'en a gardé aucun souvenir, la miséricorde et la justice les dédaignent ; ne parlons plus d'eux, mais regarde et passe. » Tel est le mépris dans lequel Dante tient les tièdes. Il semble parfois qu'il préfère à l'inertie un beau crime, dont l'enfer du moins eût tiré gloire. On croirait presque trouver chez lui un germe de la fameuse théorie du beau crime que Stendhal nous a rapportée d'Italie.

Mais non, s'il faut agir, c'est avec une direction. Qu'est-ce que le mouvement sans but et l'agitation sans résultat ? Comment un artiste, sensible à la belle ordonnance et à l'enchaînement logique, épris de l'harmonie des strophes et des sphères, accepterait-il de demeurer dans le désordre des faits, des idées ou des émotions ? Un vrai poète est trop musicien, trop architecte pour

s'accommoder d'une vie et d'une œuvre, brisées, discontinues, en pièces et en morceaux. Il est arrivé à des poètes de vivre dans l'anarchie, notamment aux romantiques. Le chagrin qu'ils en conçurent, leur effort pour se discipliner et se pacifier, c'est aujourd'hui ce qui survit d'eux, c'est l'expérience encore vivante qu'ils nous transmettent. Dante hait l'informe et la confusion. Toute la *Divine Comédie* est le récit de son acheminement vers la perfection et vers l'unité. Sa comparaison favorite, c'est l'échelle. Son œuvre, une ascension vers la lumière. Chacun des trois cantiques finit par le mot étoile.

Avec toutes les charmantes subtilités médiévales dont elle est parée, la sagesse de Dante a, dans son fond, une vertu éternelle. Ce long itinéraire de l'Enfer et du Purgatoire au Paradis,

c'est encore notre ordre de marche. Et nous n'avons pas cessé de comprendre que l'amour, comme l'enseigne Dante, est l'animateur universel, qui circule à travers tous les règnes de la nature, où il est successivement loi mécanique, instinct, puis connaissance du bien et du mal.

Un des plus grands disciples de Dante, et qui se place avec lui dans la tradition de Virgile et d'Homère, notre contemporain, puisque hier encore nous l'admirions au milieu de nous et que le président de la République, dans une démarche inoubliable, allait à Maillane le saluer au nom de la France, celui qui demeurera l'honneur éternel des paysans d'au delà de la Loire, Frédéric Mistral, a mis à notre portée cette haute philosophie de la *Divine Comédie*, et, dans ses propos familiers, il résumait en

une seule phrase tout l'essentiel de l'Enfer et du Paradis : « La bête humaine, disait-il, est une des plus méchantes de la création. Mais il faut faire son œuvre et son chemin, quand même, et regarder l'étoile. »



Vers quelles étoiles cheminait Dante? Quelle était sa mission? Où jugeait-il que le ciel l'appelait? Et ses étoiles valent-elles encore pour nous?

Dante avait à faire l'unité en lui-même, l'unité dans sa nation, l'unité dans le genre humain.

Son unité propre, il l'a réalisée dans son poème ; au cours de son admirable élévation, il a pu manquer de charité ; il nous avoue qu'il est orgueilleux et enclin aux amours terrestres, mais, chemin faisant, il s'est purifié. Il a la pro-

phétie, il sait tous les mystères, il possède toute science et toute foi. Au terme de son voyage, c'est un saint. Pourquoi n'est-il pas canonisé par l'Église? Pourquoi, l'admettant aujourd'hui dans ses chaires, ne le place-t-elle pas sur ses autels? Le certain, c'est qu'arrivé à son troisième cantique, il marie dans sa pensée la sagesse avec la vertu.

Et l'unité de l'Italie? Cinq siècles furent encore nécessaires pour qu'elle se réalisât. Mais de son vivant il a forgé à l'Italie l'instrument de libération. « Seulement dans ton verbe est pour nous la lumière, ô Révéléateur! Seulement dans ton chant est pour nous la force, ô Libérateur! » Ainsi chante Gabriele d'Annunzio. Dante a donné à l'Italie la clé pour se libérer de ses chaînes. Il lui a donné la langue.

Sur un seul point il échoue. C'est

quand il rêve l'unité du genre humain, la solidarité de l'immense famille chrétienne. Ah ! cette concorde n'est pas faite. Et pourtant, là encore, son rêve a reçu au moins un soupçon de satisfaction. L'étoile ne l'a pas engagé dans un chemin impossible. Voyez de quelle unanimité internationale il est aujourd'hui le centre ! Il y a des comités dantesques dans tous les pays civilisés, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Espagne, en Suisse, en Portugal, en Tchéco-Slovaquie, au Canada, dans la République Argentine, aux États-Unis sous le patronage du président Harding, partout enfin, jusqu'au Japon, où le comité de Tokio se nomme l'*Arno*. Dès qu'on annonce une conférence, un discours, une leçon, un sermon sur Dante, on a salle pleine, et dans les milieux les plus divers. Nous sommes ici les hôtes

de la Sorbonne ; hier, une foule aussi compacte remplissait la merveilleuse église de Saint-Séverin où la tradition veut que le poète ait prié (1). Tous les honneurs religieux lui sont rendus aussi bien que les honneurs intellectuels, si je puis ainsi parler. Trouvez un autre poète dont le Jubilé soit ouvert par un Bref, consacré par une Encyclique pontificale et présidé par les chefs des grandes démocraties dans les deux mondes ! On proclame qu'il s'agit d'une œuvre où les gens de toute foi et de toute incrédulité peuvent trouver la joie de leur pensée. Autour de Dante se groupent à cette minute tous ceux qui ont reçu le

(1) Le 27 avril, pour cette fête de Saint-Séverin, l'église entière était louée depuis huit jours. Toutes les autorités publiques et universitaires y voulurent assister, comme à la Sorbonne le cardinal-archevêque.

même baptême. Dante est la voix et le drapeau de la chrétienté.



Éternelle puissance d'Orphée ! Don magique de l'artiste ! Rien qu'avec des paroles, il attire, réconcilie et construit. Avec les moyens les plus simples, grâce à son feu intérieur, il unifie solidement toutes ses richesses d'âme, ses pensées les plus diverses, la politique, la théologie, la philosophie, avec ses amours. Les commentateurs le faussent quand ils étudient successivement le penseur chrétien nourri de la tradition de saint Thomas d'Aquin, le guelfe, le gibelin, l'amant de Béatrice. En créant, il est tout cela à la fois. C'est dans la vision immédiate et complexe de toutes ces réalités spirituelles qu'il obtient, à l'aide

des mots les plus simples, son style sculptural et grave.

J'admire la simplicité ravissante des moyens qu'il emploie pour donner en peu de mots fondamentaux l'essentiel de son inspiration. Ce fameux style dantesque, qui a servi de prétexte à tant de déclamations, ce qui fait sa perfection, c'est le naturel des mots, joint à la difficulté extraordinaire de cette strophe de trois vers où il les enchâsse. Des mots du langage commun, mais distribués d'une telle manière, et la troisième rime si forte qu'ils se gravent dans l'esprit du lecteur comme les proverbes dans la mémoire des peuples.

Cette divine simplicité apparaît surtout dans le Paradis. Le Paradis, c'est la merveille. Dans aucune des parties de son poème, Dante ne se départit d'une façon tout à fait naturelle et humaine.

Cet homme est tout imagination et il est tout réalité. Voilà ce qui est étonnant. Il n'a pas dans son œuvre un récit qui ne soit imaginaire, absolument imaginaire, et, en même temps, il n'a pas son pareil pour représenter et faire sentir la réalité. Il est un peintre de la nature, comme il n'y en a pas d'autres. En enfer, au purgatoire, dans le paradis même, ce sont des êtres vivants qui causent devant nous. Et plus il monte dans le surnaturel, plus il donne l'impression de la nature vraie. Béatrice n'est plus que le symbole de la théologie ; au même moment, elle a le geste, le tour de tête, le sourire, l'ironie d'une aimable fille.

Ah ! c'était une affaire de construire le Paradis ! L'Enfer est essentiellement un paysage dramatique par ce qu'il y a de fantastique et de volontaire dans le décor, par l'attitude et les façons d'être

des personnages qui sont tous en état de surexcitation, et par les aventures mêmes des deux héros, Dante et Virgile, qui ont des difficultés de passage, des minutes d'angoisse. L'Enfer, ce sont des scènes de passion. Dans le Purgatoire, c'est de la psychologie humaine. Il y a là des portraits d'âmes tout à fait charmants et simples sur des fonds de paysages très doux. C'est une campagne italienne et la peinture de sentiments empruntés à l'ordinaire de la vie. Le ton calme y correspond assez au ton proprement humain. Le Purgatoire, c'est une idylle. Mais le Paradis ! Songez à la difficulté ! Quel artiste n'a rêvé d'exprimer la part divine de l'être avec des matières humaines et, en quelque sorte, célestes ? Phidias fit un Zeus d'ivoire, d'or et d'argent. Nos aïeux construisirent les cathédrales, où le so-

leil joue dans les verrières, et les musiciens y mirent leurs symphonies polyphoniques. Le Paradis de Dante est un composé de splendeurs, d'harmonies et de vibrations éthérées. Il est à la fois le firmament des étoiles, le chœur céleste et puis la concorde qui régit toutes les âmes sauvées. Les apparences matérielles et les réalités morales y sont mélangées. Le Paradis, c'est l'exaltation du désir, de la volonté et de la contemplation, c'est le tourbillon des âmes emportées vers le moteur du monde. Bergson connaît-il le Paradis? Lui qui rêve de faire de la métaphysique expérimentale, de la métaphysique vécue, connaît-il ce grand essai de métaphysique et de mystique en images? Dante n'a pas voulu représenter la vie éternelle (bien qu'il nous offre un spectacle d'éternité), ni la vie intérieure (bien

qu'il exerce la plus subtile psychologie) ; il a voulu nous rendre intelligible la vie divine. Il nous peint des âmes qui ne vivent que du souffle qu'elles respirent dans le voisinage de la Divinité. Il nous montre les éléments les plus purs et les plus intimes de la vie spirituelle, l'essence même de la beauté : le mouvement, la musique et la lumière.

La merveille est que Dante s'exprime d'une manière de plus en plus simple et frappante, à mesure qu'il entre dans une minute plus solennelle. Il ne cherche pas à parler en style noble. Ah ! le mystère en pleine lumière, c'est déjà beau. Mais donner l'impression du mystère en style de conversation familière, c'est la pointe extrême du génie.

On a beaucoup exploité l'Enfer et le Purgatoire. On les a mis au pillage. Ils ont fourni des matériaux pour toute une

littérature de colère, d'invectives et d'humanité tragique. Personne, je crois, ne s'est inspiré du Paradis. Ce haut chantier demeure ouvert et complètement libre. Qui de nous veut y pénétrer pour construire une maison à l'usage des anges?

*
* * *

Nous sommes ici devant un miracle de volonté en même temps que d'inspiration. Nul écrivain, nul artiste, nul homme qui sache d'expérience propre ce que c'est qu'un travail magistral ne me démentira. Nous sommes en présence d'un professionnel, qu'aucune des perfections morales qu'il recherche ne distraie du plaisir divin de poursuivre sa perfection technique. Cet immense poème, combiné avec une méditation inouïe des lignes architecturales, Dante

l'écrit sous une poussée mystérieuse, mais en prodigieux écrivain de métier. Il y a chez ce grand chrétien, chez ce patriote brûlant, chez ce lyrique de la plus haute rêverie, un homme de lettres passionné et qui soigne amoureusement le bel art d'écrire. C'est un artiste qui s'est mis d'une école littéraire, qui se déclare le disciple des poètes provençaux ; il a fait son apprentissage ; à son tour, il crée des procédés et des formes neuves. Il tire gloire de sa réussite, se proclame supérieur à tous les artistes de son temps, et certainement il est fier de la maîtrise avec laquelle il sait placer le mot important de sa pensée, juste à la troisième ligne du tercet, dans la plus savante construction géométrique qu'aucun artiste ait jamais réussie.

Ah ! ne me parlez plus jamais du sombre Dante ! Je suis fixé. Un tel ar-

tiste a enchanté sa vie avec la description de ses tourments. J'espère que je ne paraîtrai pas blasphémer le génie malheureux si je dis que Milton privé de la lumière, Beethoven exclu du royaume des sons, Pascal paralysé par la maladie, Dante chassé de sa cité furent, entre tous leurs frères d'infortune, les mieux consolés, parce qu'il est un monde imaginaire que l'aveugle voyait, que le sourd entendait, où l'impotent se mouvait et que l'exilé habitait comme une Florence divine. Je sais leurs plaintes (elles embellissent le monde), mais c'est tout de même une consolation de faire de ses chagrins propres le remède de la douleur humaine et une des solutions du problème du mal dans l'univers.

Aujourd'hui, nous avons toutes les peines du monde à considérer la *Comédie* comme une œuvre construite de

mains d'ouvrier par un écrivain qui cherchait la gloire. Nous sommes loin du temps où le fils de Dante présenta au peuple de Ravenne le manuscrit encore inédit de son père avec ce mot charmant : « La *Comédie*, ma sœur. » Il y a dans ce mot du respect et de la familiarité, et puis de la fantaisie, quelque chose de tout à fait aimable et qui nous met dans la première atmosphère, dans la matinée de la gloire. Ah ! c'était le bon temps où le poème de Dante plaisait aux jeunes gens comme un poème de trouvère, satisfaisait les rancunes des politiques comme firent les *Châtiments* de Victor Hugo, touchait les cœurs comme un sermon de missionnaire, étonnait les imaginations comme un conte merveilleux. C'était le temps où la *Comédie* s'appelait la « Comédie » tout court, et si l'on commençait à l'ap-

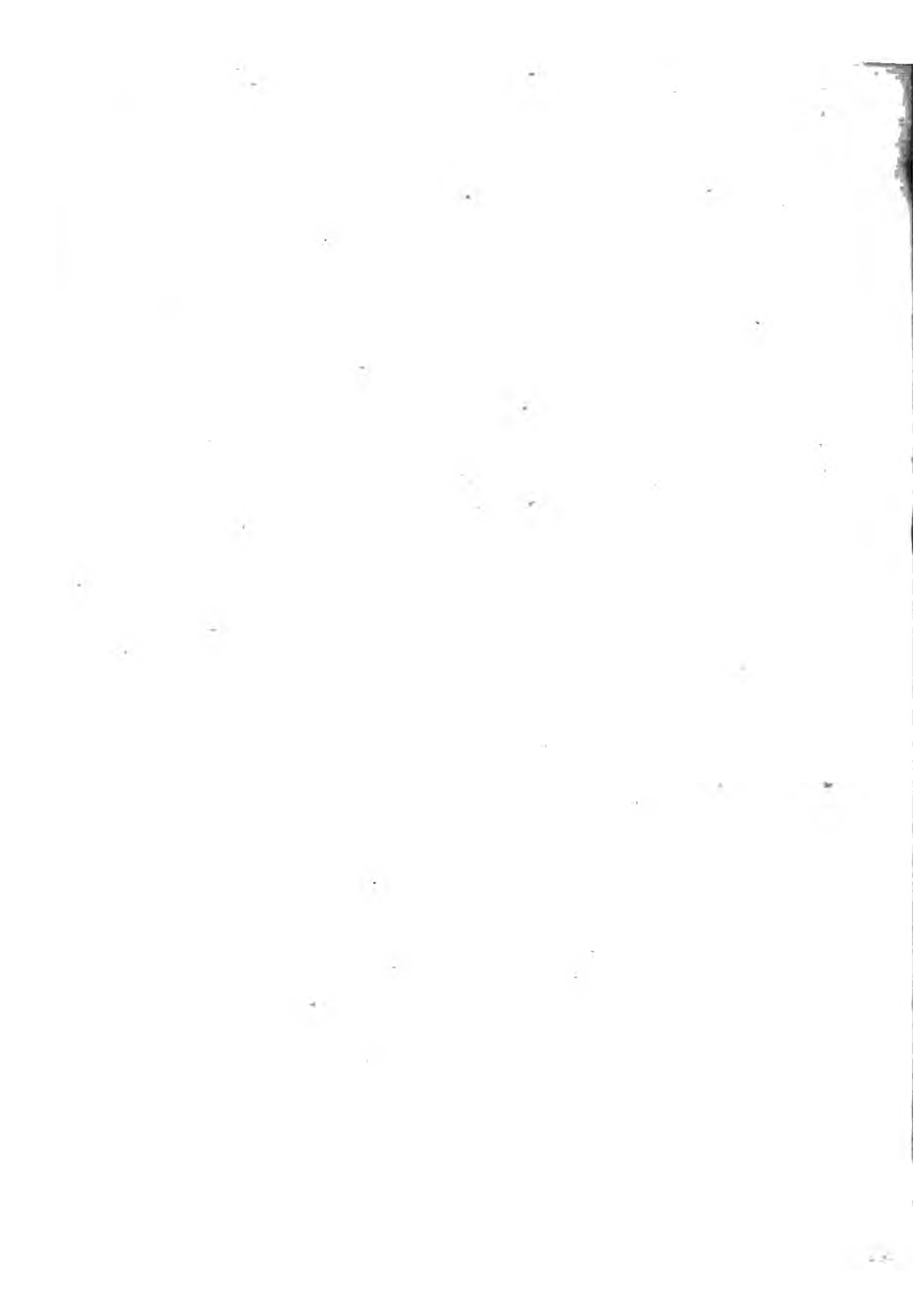
peler « divine », c'était pour signifier qu'elle était bien belle. Aujourd'hui, nous avons fait du poème un oracle qui nous éclaire sur les destinées de l'Église et des peuples. Il est certain qu'à la longue nous faussons le vrai caractère des œuvres que nous admirons. Notre vénération même les dénature, les durcit, les solennise. Il ne peut en être autrement, il faut en prendre son parti. L'individu Dante est dépossédé de son œuvre. Elle est attribuée à son siècle, à sa race ; elle devient le symbole d'une moitié du monde. La *Divine Comédie* est entrée dans un culte ; elle fait partie du matériel sacré de l'humanité.

Autour de Dante se groupent les peuples de formation catholique et latine. Nous-mêmes, ici, nous sommes réunis pour glorifier en lui la tradition éternelle de Rome. Un tel poème, nous

savons bien que c'est une forteresse, un haut refuge, au même titre que *Don Quichotte* pour les Espagnols, Shakespeare pour les peuples anglo-saxons, *Faust* et *Parsifal* pour les Allemands.

Si l'on croit, comme j'en suis persuadé pour ma part, à la nécessité de poser des limites à l'envahissement du germanisme intellectuel — qui a ses vertus, mais qui ne mérite pas de se substituer à notre génie hellénique et latin — le poème de Dante est une des pierres du barrage sacré.

PASCAL



LE TRICENTENAIRE DE PASCAL

DISCOURS PRONONCÉ A CLERMONT-FERRAND, LE
8 JUILLET 1923, AU NOM DE L'ACADÉMIE
FRANÇAISE, SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. ALEXANDRE
MILLERAND, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Il y a trois siècles, Blaise Pascal nais-
sait à Clermont-Ferrand. C'est l'événe-
ment que la France et toute la haute
humanité commémorent aujourd'hui, et
qui a déterminé votre ville, monsieur
le Maire, à organiser cette solennité à
laquelle vous avez invité l'Académie
française.

Nous avons répondu avec empresse-
ment à l'appel de Clermont. En tout
autre temps, nous pouvons glorifier le
génie de Pascal, à Port-Royal de Paris,
à Port-Royal des Champs, à Saint-

Étienne-du-Mont, n'importe où dans le monde, sans souci du lieu ni de la date, car l'accent des *Pensées* a quelque chose d'éternel et d'universel, et plutôt que la voix d'un individu, semble celle même de l'humanité. Mais au jour de la naissance de Pascal, il convient que nous honorions dans un pèlerinage de gratitude la terre et les morts dont il est issu, et la circonstance nous commande le point de vue sous lequel nous voulons considérer un sujet si multiple. Nous aimerions aujourd'hui, à Clermont, nous faire une idée de ce grand homme, dans ses origines, au milieu des siens, et le saisir dans ses commencements.

Quelle énigme quasi religieuse que l'apparition d'un génie ! Pourquoi de cet enfant jaillit l'étincelle, et non de cet autre, né du même sang, sous le

même ciel? Comment s'est constitué ce point de perfection, cet équilibre dangereux? Qu'est-ce que cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un visionnaire? Pascal applique les méthodes expérimentales, en même temps qu'il éprouve des faveurs surnaturelles. Rien ne nous rendra-t-il compte d'une si haute complexité, et faudrait-il crier au miracle? Pascal serait-il une pierre noire tombée du ciel, dans Clermont, le 19 juin 1623? Eh! non, c'est un quartier de nos basaltes d'Auvergne. Cette haute flamme a jailli de ces germes de feu qu'il y a dans nos plus humbles cailloux... Évidemment ces rapprochements ne résolvent aucun mystère. Mais en saisissant obscurément les rapports de cet esprit volcanique avec sa terre et sa famille, nous éprouvons des jouissances ana-

logues à celles que nous apporte la musique, quand de grands accords s'engendrent et s'entre-croisent. Si la part divine du génie nous échappe fatalement, du moins pouvons-nous le connaître dans ses premiers mouvements et ses premières nourritures, jusqu'au jour où pleinement formé, Dieu l'enlève aux influences terrestres pour le pétrir seul. Jusque-là de son point de vue sublime, il dirait lui-même qu'il n'a été qu'un enfant. C'est dans cette période que je me renfermerai. Les Enfances Pascal, comme auraient dit nos pères, voilà le sujet qu'ici, à cette date, nous voulons méditer.

*
* *

« Pascal, tout petit, ne pouvait souffrir de voir de l'eau sans tomber dans des transports d'emportements, et s'il

voyait auprès de lui son père et sa mère ensemble, il criait et se débattait avec une violence excessive... »

Ainsi raconte sa nièce, Marguerite Périer, la Miraculée. Elle ajoute qu'au milieu de l'angoisse que cet état morbide répandait dans toute la maison de la rue des Gras, le grand-père Pascal se laissa aller à admettre qu'une sorcière avait jeté un sort à l'enfant, et par des menaces, il obligea une certaine vieille femme à venir réparer le mal qu'il lui fit avouer qu'elle avait causé.

Quelle clarté ces premiers états violents projettent sur toute la vie de celui qui fut le plus passionné des hommes ! Eh ! quoi, ce génie tout spirituel et d'une religion si pure, il entre dans la vie avec des convulsions ! Une sorcière est penchée sur son berceau ! Le premier regard de celui qui va perfectionner la noblesse

du sentiment religieux et la rigueur de l'expérimentation scientifique put voir grimacer la superstition ! Dans cette folle scène à l'ombre de la cathédrale, nous avons déjà presque tout Pascal. Il y a un élément pathologique dans ce grand homme, mais qui le tourmente sans jamais entamer ni l'intégrité de son esprit, ni la sérénité de sa foi. Dans les dernières années de sa vie, il voyait constamment un abîme ouvert à son côté, mais cette hallucination, il l'a connue comme telle, il n'en a fait aucun état, et, ce phénomène morbide, il ne l'introduit, il ne l'invoque dans aucun de ses raisonnements. De même ses délires d'enfant ne troublèrent pas son développement. Si quelque figure mauvaise s'est penchée sur son berceau, son âme n'en a rien reçu. Il est enveloppé par l'amour de la famille la plus

noble et la plus tendre. Son grand-père, son père, sa mère, qui n'a plus que peu de mois à vivre, son aînée Gilberte, le petit cousin Florin, le regardent avec émerveillement. Tous, ils ont eu très vite la certitude que leur Blaise était extraordinairement précieux. Ils l'ont deviné, avant nous tous, et dès son plus bas âge. Écoutez ce que nous raconte Gilberte : « Dès que mon frère fut en âge qu'on pût lui parler, il donna des marques d'un esprit tout extraordinaire par les petites reparties qu'il faisait de la nature des choses... » Voilà les premiers mots de cette couronne que les siens lui ont tressée, les premières fleurs de cette légende qu'ils ont vécue avec lui, avant de l'imposer à Port-Royal, qui doit à son tour l'imposer à l'univers. Tout de suite le père comprend sa responsabilité. Il se reconnaît une mis-



sion envers cet enfant fragile et génial, d'une sensibilité excessive et d'un esprit tout-puissant. Il décide de se consacrer à l'éducation du petit Blaise.

Et d'abord, et presque à son insu, ce qu'il met à la disposition de l'insatiable questionneur, c'est le trésor des pensées accumulées dans une famille de robe et dans un milieu de judicature et d'administration financière.

M. Pascal, le père, était président à la Cour des Aides de Montferrand. Ces magistrats de l'ancienne France formaient un corps vigoureusement caractérisé par l'amour des choses de l'esprit, le goût du droit et de la procédure, le sérieux, le respect de soi-même. Dans une époque pleine de conflits, ils furent d'une solidité morale incomparable. On ne peut pas imaginer de mi-

lieu plus austèrement sain. S'il s'y trouve plus de bon sens que de bon goût, si de Patru à Malesherbes, ils ont quelque chose de rude et de pédant, et s'il faudra le chevalier de Méré pour affiner Pascal, leurs paroles à l'occasion s'élèvent tout aisément à la grandeur. Le pays d'Auvergne, en particulier, a toujours paru propre à nourrir ces fortes consciences juridiques, peu sensibles au va-et-vient des sentiments, intangibles dans leur conception du droit. Pascal, toute sa vie, demeurera pénétré de l'esprit juridique, même lorsque son ascétisme n'aura plus rien à voir avec les choses temporelles. Il en transportera volontiers le point de vue, dans sa peinture de l'homme. « Nous devons nous considérer comme des criminels dans une prison toute remplie des images de leur libérateur et des instructions pour

sortir de leur servitude... » — « Qu'on s'imagine un grand nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables... C'est l'image de la condition des hommes. » L'idée qu'il se fait de la responsabilité, sa conception d'êtres humains qui sont avant tout des personnalités cohérentes avec elles-mêmes, portant dès lors la charge de leurs actes, ayant à mater les éléments de corruption qui agissent au fond de chaque personne, sont d'un homme qui, enfant, a entendu parler de délinquants, de coupables, de prévenus, de condamnés, d'une société où l'on a toujours à répondre de quelque chose et à se tenir en état de comparoir devant le juge. Il est permis de conjec-

turer avec Paul Bourget « que les conversations d'Étienne Pascal se ressentaient de son métier, et que les problèmes de responsabilité y tenaient une grande place ». Oui, le sentiment de la responsabilité, voilà le principe héroïque dont se nourrira ce génie passionné et sévère. Pascal a passé sa vie à faire des procès : procès du frère Saint-Ange, procès des jésuites, procès des hétérodoxes, procès des libertins et même de ses amis de Port-Royal, par-dessus tout, procès de la raison humaine. Et peut-être que dès Clermont le problème de la justice commençait à inquiéter son esprit, ce problème même qu'il se posera plus tard avec angoisse : « J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice ; et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais

pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants. »

Ainsi l'enfant respire et s'agrège, par simple respiration, des éléments qui demeureront à la racine de son génie. Mais va-t-il se nourrir simplement de ce qui flotte autour de lui dans l'air ? Oh ! non, ce ne sera pas une libre éducation à la Montaigne que lui réserve son père, homme de méthode et de discipline. Blaise n'a pas neuf ans qu'Étienne Pascal veut le transplanter dans un climat intellectuel plus riche et plus stimulant. Il se démet de sa charge, et tous quatre,

le fils, les deux filles et le père, ils viennent à Paris, où celui-ci sait retrouver un milieu de savants qui répond à ses goûts propres et qui doit l'aider plus tard dans son œuvre d'éducateur.

Ce petit Blaise, il ne veut pas l'initier sur l'heure aux sciences. Il veut le contenir, le modérer. Il prend soin de lui interdire la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner du grec et du latin. Mais que faire contre une telle précocité de vocation? Vous savez cette histoire aux formes de légende, et comment le père, débordé par le désobéissant génie, court chez M. Le Pailleur qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. « Lorsqu'il y fut arrivé, raconte Gilberte, il demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut

épouvanté et le pria de ne pas lui celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui dit : « Je ne pleure pas « d'affliction mais de joie. »

De tels tableaux, quelle révélation de la fièvre, du frémissement perpétuel qu'il y a dans cette famille ! On met toujours l'accent sur le génie de l'enfant. Et certes à juste titre ! Mais il faut le mettre aussi sur les émotions du père. Le voilà, cet enfièvrement que Pascal hérita. Les voilà, ces larmes qu'à son tour il ne va pas tarder à verser. Joie, joie, pleurs de joie ! Des larmes qui viennent des idées, non pas des passions. Les pleurs d'une intelligence qui s'émeut. Ces Pascal sont des gens chez qui la vie intellectuelle et la vie sensible concourent à une même exaltation.

Et l'enfant merveilleux pénètre dans

le cercle des maîtres. L'apprentissage s'est fait en dehors d'eux. Ils n'ont plus qu'à l'accueillir, le petit confrère. Le voilà associé aux travaux de ce cénacle de mathématiciens qui, groupés autour du père Mersenne, a été le commencement de l'Académie des sciences. Il les écoute, docile et surpris tour à tour. A leur heure, ce sont bien des savants, mais le reste du temps, de joyeuses gens. Ils méditent, ils raisonnent, puis ils rient et bavardent. On dirait qu'ils n'ont pas à connaître plus haut que des problèmes de physique et de mathématiques. Leur âme s'accommode de cette ignorance, qui leur est même un mol oreiller. Leurs idées ressemblent à celles d'un Montaigne : la franche liberté du doute, la haine du pédantisme d'école, la révérence de la religion, l'éloge de la tranquillité d'esprit. En somme les idées

contre lesquelles plus tard Pascal s'élèvera avec une force si tragique. Ils veulent suivre la nature. Eh bien ! lui, dès maintenant, il voudrait la rectifier, l'épurer, la contraindre, la surmonter. Il se saisit de leur savoir, mais son désir ne s'y satisfait pas. Un tel esprit ne peut demeurer avec Le Pailleur. Il ira plus outre. Leur paix n'est pas la sienne. Que lui donnerait leur demi-science pour son sentiment ? Il a besoin de la religion. Il veut passer sur un autre plan, s'élever dans une autre sphère. Il pressent la sainteté.

Et le voilà justement, peu de temps après, à Rouen, en présence de ces deux médecins qui étaient venus soigner la jambe cassée d'Étienne Pascal et qui s'intéressaient plus aux maladies de l'âme qu'à celles du corps. « Ceux-ci,

dit encore Gilberte, s'attachèrent beaucoup à Blaise Pascal, mon oncle, pour le faire entrer dans des lectures de piété solide et pour les lui faire goûter. Ils y réussirent très bien ; car comme il avait un esprit très solide et très bon, et qu'il n'avait jamais accoutumé, quoique très jeune, à toutes les folies de la jeunesse. il connut avec ces messieurs le bien ; il le sentit, il l'aima, il l'embrassa. Et quand ils l'eurent gagné à Dieu, ils eurent toute la famille ; car lorsque mon grand-père commença à être en état de s'appliquer à quelque chose après un si grand mal, son zèle, commençant à goûter Dieu, le lui fit goûter aussi. »

Méditez une telle histoire. Le père et le fils ont une telle communion de pensées que tous deux s'émeuvent dans le même temps, sous les mêmes influences, mais cette fois, c'est le fils qui passe

devant et qui, profitant de la force que lui a donnée son père, l'instruit et à son tour le tire plus haut. Et comme se repliant sur lui-même il s'applique à raisonner ces étranges rencontres, il songe soudain que l'accident de son père, entraînant la visite des deux pieux médecins, a été le signe et tout ensemble l'occasion des volontés de Dieu sur lui... Tel que nous le connaissons, comment ne sentirait-il pas se former en lui, dès cette heure, ce sentiment profond de la prédestination, qui donne un caractère si dramatique à son œuvre et à sa vie? Toutes les idées que plus tard il exprimera dans le *Mystère de Jésus* (« j'ai versé pour toi, telle goutte de sang ») il commence à les expérimenter. Pour lui, Dieu a inventé des faits, a multiplié les avertissements et les circonstances, a créé des événements. « Les événements, ces le-

çons que nous recevons de Dieu même », dira-t-il plus tard. Dieu lui a fait la faveur de ne pas l'aveugler comme tant d'autres. Dieu l'a éclairé, a incliné son cœur, avec une douce violence, vers la vérité. C'est donc que Dieu l'aime et la choisit. Ainsi, à Rouen, dans sa vingt-quatrième année, les idées de Providence et de prédestination se réalisent en Pascal. C'est de la vie religieuse vécue avant d'être pensée. Et tout cela en étroit accord avec son père, par le moyen de son père.



Les Enfances Pascal sont finies. Le jeune génie n'a plus à faire d'apprentissage. Sa famille, les savants, les saints, et puis, après quelques dernières oscillations, Dieu ! Il a passé de cercle en

cercle, pour tendre toujours plus haut vers la vérité. Et de quelle allure ! On est saisi d'admiration à voir comment le héros sait se porter dans les profondeurs des milieux successifs qu'il traverse et y puiser sa nourriture royale. Puissance assimilative et tout ensemble créatrice, du génie qui court à son destin. Cette ascension, c'est le poème des plus hautes ambitions spirituelles de l'homme d'aujourd'hui ; c'est une épopée que nous pouvons opposer à celle où le moyen âge finissant a ramassé toutes les expériences les plus belles qu'il attend d'une grande âme ; c'est notre *Divine Comédie*, beaucoup plus humble, certes, à peine esquissée, mais combien plus actuelle ! Nul Virgile, nulle Béatrice, ne guident ce jeune homme épris de justice, de science et de surnaturel. C'est tout uniment un enfant de chez nous

que façonnent, que portent, pour s'effacer bientôt devant lui, sa famille et sa province.

Désormais le grand Pascal va seul, uniquement guidé par les signes du ciel. Mais remarquez-le encore, où donc s'impriment ces ordres d'en haut? Sur les femmes de sa famille principalement. Que ne doit-il pas à Jacqueline? Et pour confirmer la vision de feu, voici plus tard la guérison miraculeuse de la petite Marguerite Périer.

Nous ne suivrons pas le génie dans son dialogue avec l'invisible, quand il s'éloigne de plus en plus de l'humanité moyenne. Notre sujet, c'étaient ses attaches familiales et l'heure la plus douce, où il cheminait, la main dans la main de son père, tantôt le suivant, tantôt le précédant. C'est la foi de ma vie qu'il y a une sorte d'union vivante

entre le père et les enfants. « Le fils est le secret de son père », déclare l'Orient, auquel l'Occident répond : « Nos fils ressemblent à nos pensées les plus profondes. » Pascal au milieu des siens est l'illustration incomparable de cette sagesse des nations. Il nous montre que la Nature ne parvient pas de prime saut à ces heureuses réussites que sont les génies et les saints ; elle s'y essaye par un grand nombre d'ébauches ; et tout autour de son chef-d'œuvre nous pouvons retrouver ses maquettes. Blaise Pascal est tout entier préfiguré par Étienne Pascal, tandis que Gilberte et Jacqueline en donnent des variantes qui déjà suffiraient à nous émouvoir. O merveille ! le plus beau génie individuel qu'il semble que l'on puisse concevoir est un génie réceptif et l'achèvement supérieur d'une longue tradi-

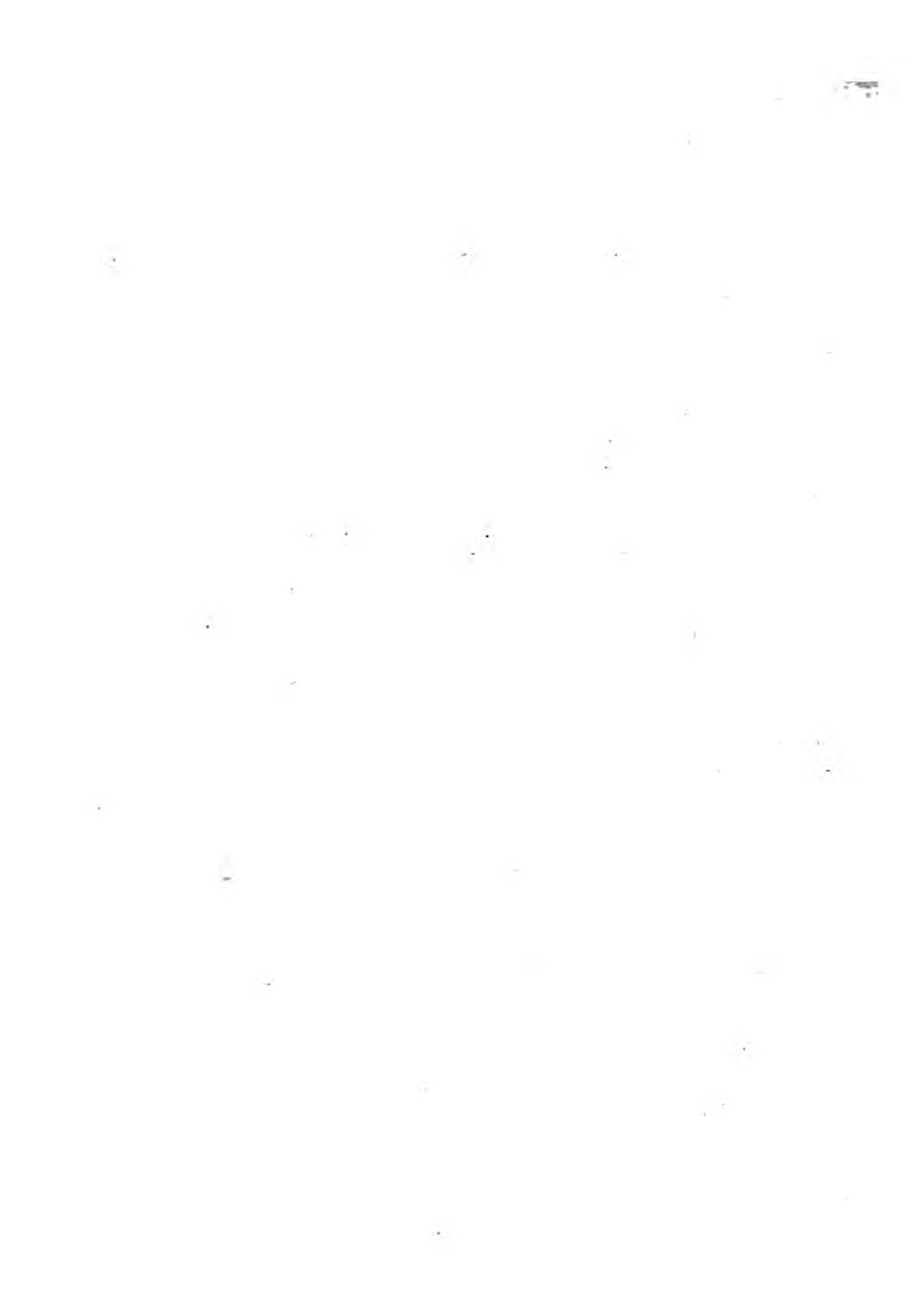
tion vivante, qui a déjà porté de beaux fruits.

Quelle leçon ! et d'où découlent des règles de vie. Cette grande figure de Pascal, d'où nous avons tiré depuis un siècle tant d'enseignements, peut encore nous apprendre ce que c'est que le véritable individualisme, d'autant plus fort, solide et sûr que nous tâchons de ramener à la surface de notre être, pour les enflammer au feu mystérieux que le ciel nous prête, les sentiments accumulés dans les longues préparations de notre race.

Pascal a mis hors de discussion que notre essentiel nous vient du cœur et de l'instinct. Eh bien ! ce cœur auquel il s'en remet, ce cœur qui a des raisons que la raison ne connaît pas, ce cœur par qui nous connaissons les premiers principes sur lesquels la raison s'appuie,

ce cœur enfin qui nous initie à l'ordre de l'amour et de la charité, il est antérieur à notre existence individuelle. C'est un cœur hérité, c'est un cœur filial. Les Enfances Pascal nous le prouvent.

RENAN



LE CENTENAIRE D'ERNEST RENAN

DISCOURS PRONONCÉ A LA SORBONNE, LE MERCREDI
28 FÉVRIER 1923, SOUS LA PRÉSIDENTE DE
M. ALEXANDRE MILLERAND, PRÉSIDENT DE LA
RÉPUBLIQUE.

L'Académie française m'a fait l'honneur de me désigner, pour que je rende témoignage en son nom à la gloire d'Ernest Renan. C'était là donner la parole à un disciple plein d'admiration, mais indépendant, qui, depuis quarante ans, fait en lui-même le procès de son maître, accueille toutes les objections et toujours les surmonte.

Depuis quarante ans ! Eh ! oui ! je n'ai pas passé huit jours avec M. Renan, et comme l'illustre vieillard l'a dit, dans

une heure de sévérité, il ne m'a jamais offert sous son toit un verre d'eau, mais j'ai bu largement sur la place publique à sa coupe enchanteresse, et voici près d'un demi-siècle que je vis familièrement avec ses meilleures imaginations.

C'est de cette longue expérience que je voudrais rendre compte, assuré qu'en évoquant mes impressions personnelles, je restituerai celles de toute la génération que M. Renan a marquée de son influence.

* * *

Ceux qui sont arrivés à la vie de l'intelligence quelques années après la guerre de 1870, ont encore connu les hommes de la grande espèce. Vers 1880, on rencontrait fréquemment dans les rues de Paris Victor Hugo, Pasteur, Leconte de Lisle, Berthelot, M. Taine

et M. Renan. Leur génie nous remplissait d'orgueil, et nous persuadait de l'invincible vitalité de la France. M. Renan était à nos yeux un des plus glorieux drapeaux de l'intelligence, mais, à cause de cela même, nous commençons à être sévères à son égard ; nous nous attribuions un droit de surveillance sur sa conduite ; nous avons décidé qu'il avait à être une des vertus de la France. Quand il fit représenter quelques petits à-propos sur la scène du Théâtre-Français, nous fûmes scandalisés. M. Renan dans les coulisses ! Et chaque fois que nous lisions dans les journaux qu'il allait assister à un dîner celtique, nous nous demandions avec une vive inquiétude : « Qu'est-ce qu'il va encore se laisser aller à dire sous la rose ? »

C'est qu'en effet nous l'avions investi d'un mandat particulier entre ses col-



lègues de gloire. Il tenait à nos yeux une espèce d'emploi sacerdotal. Il avait éveillé la curiosité des choses religieuses dans une génération ignorante, qui poussait l'incrédulité jusqu'à une indifférence absolue. Et nous ne pouvions pas supporter qu'il se détournât une seconde de ce qui, pour nous, était l'essentiel de son message.

Étrange situation, et qui prouve, une fois de plus, combien il est difficile de discerner la destinée d'une œuvre de l'esprit, dès qu'elle s'est détachée de son auteur et s'en est allée courir sa chance à travers le monde. Renan soulevait la tristesse, la réprobation, les colères du monde catholique : eh bien ! à nous, il faisait aimer le catholicisme. Il était l'ennemi-type de la religion, l'Anté-Christ : il nous faisait retrouver la pensée religieuse.

Et pourquoi pas? La question religieuse ne se posait pas, pour nous, comme un problème de critique historique. Nous cherchions des esprits nobles et de grandes âmes, des âmes en qui fussent vivants les forts enthousiasmes. Nous avions besoin d'ardeur et de beauté. Nous appelions de hautes et puissantes natures, qui fussent en rapport avec l'esprit éternel. Nous trouvions leurs portraits dans l'œuvre de Renan. Le peintre les diminuait parfois, parfois même les plaisantait, mais enfin par lui nous les approchions; nous sentions bien, sous ses ironies, sa complaisance secrète, son respect. En tout cas, ce respect, nous l'éprouvions. Dans le même moment où la religion s'alarmait si fort, où l'irréligion se réjouissait, il y avait, tout autour de cette Sorbonne, des jeunes gens très indifférents aux don-

ix une
avait
euses
ous-
liffé-
pas
nde
de

ne
le
e
a

nées érudites du conflit, fort éloignés de tous les débats d'exégèse et de philologie, et pour qui la lecture des grandes pages de Renan était souverainement bienfaisante.

Il est naturel que les chefs de l'Église, dans leur première amertume, n'aient pas tout d'abord compris une situation aussi paradoxale ; qu'ils ne se soient pas rendu compte que, même à leur point de vue, Renan est un immense progrès sur Voltaire. Et, pourtant, rien n'est plus vrai. Avec ce nouvel adversaire, la vieille Bible cessait d'être un amas de contes ridicules. *L'Histoire des origines*, *l'Histoire d'Israël* nous apprenaient à lire avec un respect nouveau les textes sacrés, et nous écoutions avidement cet enchanteur savant, qui nous révélait leur haute poésie et ce qu'ils gardent de substance assimilable pour tous.

Le sérieux des temps modernes, nous disait M. Renan, dérive presque tout entier du Christianisme, et il nous ramenait aux sources de ce sérieux. Dès lors, peu nous importait le romanesque, un peu mou, qu'il pensait trouver dans les Évangiles, et qui n'y est pas. Ce n'est pas là ce que nous aimions en lui. Son intelligence nous rendait précises et vivantes les lointaines figures des premiers siècles ; elle ressuscitait ces noblesses éternelles, et les réintérait dans les intérêts du jour. Et cette leçon d'intelligence et de sympathie se poursuit à travers son œuvre. Arrivé au moyen âge, il rencontre une mystique, une Christine de Stommeln, et il ouvre sur elle la plus belle voie de compréhension. Dans l'Église même d'aujourd'hui, très bien représentée par les messieurs de Saint-Sulpice, comme il est reconnais-

sant à ses maîtres d'Issy, comme il tient à garder tout ce qu'il peut retenir de sa formation cléricale ! Renan nous a appris à traiter le problème religieux avec gravité et avec amour. Il a passé sa vie de savant sur les livres sacrés de l'humanité. Au début de sa carrière, son voyage inoubliable nous a menés sur le rivage de Sidon, de Tyr et de Byblos, mais ce n'est pas là seulement qu'il a répété la parole de Pline : « Quand tu vas en Syrie, n'oublie pas les dieux. » C'est en Bretagne, en Sicile, au Parthénon, partout où ses regards se sont tournés, qu'il a cherché à se mettre en rapport avec l'esprit éternel qui agit et se continue à travers les siècles. Il a mis au-dessus de tout les grands dons de l'âme ; il a glorifié et étudié ceux qui vivent pour une pensée supérieure à leur existence finie ; il nous a persuadés

de la nécessité d'un pouvoir spirituel dans le monde.

Si aujourd'hui vous trouvez chez des incroyants un sentiment de l'Église qui va jusqu'à la tendresse, je sais que M. Renan est pour quelque chose dans cette évolution, qui aurait paru bien extraordinaire à nos pères. Que cela s'accorde ou non avec sa métaphysique, ce vieux clerc accomplit la mission de propagande idéaliste que lui ont léguée ses aïeux bretons. « O pères de la tribu obscure au foyer de laquelle je puisai la foi à l'invisible... Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie c'est que parfois je songe que je suis votre conscience et que, par moi, vous arrivez à la vie et à la voix. »



Voilà les accents que nous admirions,

quand nous étions jeunes, et qui nous sont entrés dans l'âme pour toujours. Mais parfois, à notre grand mécontentement, il nous semblait reconnaître, en la voix de notre vieux maître, les intonations de ceux de ses pères bretons qui ne se sont pas bornés à s'enivrer du son des cloches de la ville d'Is, et je ne sais quelle allégresse moins immatérielle. Ce sage qui nous avait montré du doigt les mystiques sur la hauteur se prenait d'une espèce de jalousie pour ceux qui ont borné leur ambition à jouir de l'heure qui passe. M. Renan se grisait avec les idées. Il était comme un homme ivre de sa méditation et de son propre vin, qui cesse de marcher droit à son but. Il se vantait de connaître l'envers et le défaut de ses plus fortes convictions. d'échapper à tout parti pris, de varier ses points de vue, d'écouter les bruits qui

viennent des quatre points de l'horizon, et d'accueillir l'esprit qui souffle où il veut.

C'est peut-être sous la coupole de l'Institut que le vieux maître a prodigué ses boutades les plus audacieuses et les plus profondes, et qu'il a le mieux tenu ce rôle qui excitait les esprits et les scandalisait. Les grands discours qu'il a prononcés, au nom de notre Compagnie, pour sa réception, pour la vertu, pour les réceptions de Pasteur, de Cherbuliez, de Lesseps, de Claretie, et dans lesquels il s'épanchait avec d'autant plus d'aisance souriante qu'il était plus sûr de sa royauté académique, comptent parmi les pages les plus fameuses de sa dernière manière, quand il usait sans réserve des libertés de l'âge et de la gloire. M. Renan aimait l'Institut ; il lui eût volontiers livré le gouvernement de

l'univers. Il pensait que la vraie vie de l'humanité se résume en quelques cerveaux d'élite :

Humanum paucis vivit genus

comme le proclame le César de Lucain. Dans nos séances publiques, dont il était l'idole, rappelez-vous cette multitude de vues, d'une effroyable hardiesse, qu'il nous ouvrait, comme en se jouant, sur la Révolution, sur le germanisme, sur la vertu, sur sa propre philosophie comparée à celle de Pasteur, sur l'avenir de la civilisation. Quelle débauche de conjectures ! Quel modèle d'atticisme, et, pour le disciple trop candide, quelle gêne délicieuse ! Il arrive certes que la joie soit parfaite. Rappelez-vous le couplet que nous devons enfin recueillir comme une voix prophétique :

« Quelqu'un qui est bien sûr d'être membre de l'Académie, c'est le général qui nous ramènera un jour la victoire. En voilà un que nous ne chicanerons pas sur sa prose, et qui nous paraîtra tout d'abord un sujet fort académique. Comme nous le nommerons par acclamation, et sans nous inquiéter de ses écrits : Oh ! la belle séance que celle où on le recevra !... Heureux celui qui la présidera ! » Et puis on n'en croit plus ses oreilles, quand on entend de la même bouche les boutades les plus imprévues, et qu'on voit M. Renan en venir à se demander si ce n'est pas Gavroche qui détient la clef de l'univers. Ah ! Messieurs, de ces grandes journées d'une incomparable élégance spirituelle, où le vieillard illustre nous apportait ce qu'on eût appelé jadis le bouquet de son œuvre, il s'exhale parfois un philtre qui

glace le cœur. C'est lors de la réception de Cherbuliez que Renan a prononcé la tragique sentence : « Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre. »

Quelle parole ! La plus propre à nous faire mesurer la profondeur dramatique des difficultés religieuses de la France, et à nous terrifier ! Que tels puissent être son dernier mot et la conclusion d'une formidable enquête, poursuivie, durant toute une vie, à travers l'histoire religieuse de notre race, il ne resterait plus qu'à désespérer.

La France de demain et d'après-demain vivrait de l'ombre d'une ombre ! En vérité, M. Renan manquait par trop d'espérance. Sur quels fantômes, sur quels vieillards désabusés avait-il fait ses observations ? Comment cet histo-

rien des forces religieuses n'avait-il pas soupçonné ce qui reste de substance au fond du vase, comment n'avait-il pas reconnu les puissances mystiques qui demeurent accumulées au cœur de tous les Français? D'autres, qui lui tiennent de près et qu'il n'aurait certes pas reniés, ont relevé ce défi.

Ernest et Michel Psichari, deux enfants qui furent deux héros de la Patrie et, l'un d'eux, un saint de l'Église, c'est à vous que nous pensons. Vous êtes venus rectifier et compléter le témoignage de votre aïeul. Une force religieuse immense subsiste dans notre nation, comme au temps de saint Louis, de Vincent de Paul, de Pascal et de Pasteur. Quelques jours après que M. Renan nous avait quittés, en ne nous léguant de mot d'ordre certain, si je l'ai bien compris, que le culte des hautes idées, nous avons



vu toutes les familles spirituelles de la France ressaisir le lien profond et mystique qui les unit les unes aux autres, et rivaliser d'esprit de sacrifice. Ne parlez plus du parfum d'un vase vide, devant le calice où tant de beau sang bouillonne ; ne parlez plus d'ombres vaines, devant la réalité de la foi et du dévouement à l'idéal ; n'écoutez plus la leçon de Renan, sans y adjoindre la gloire éclatante de ses deux petits-fils !

S'il est vrai que nos enfants ressemblent à nos pensées les plus profondes, Renan n'était pas arrivé à se définir. Mais quelle lumière l'œuvre de l'illustre vieillard ne revêt-elle pas quand ses deux petits-fils viennent doubler sa gloire de leur gloire : la pensée renanienne, ainsi épanouie et couronnée, prend bien la valeur que déjà notre

génération avait commencé de lui attribuer.

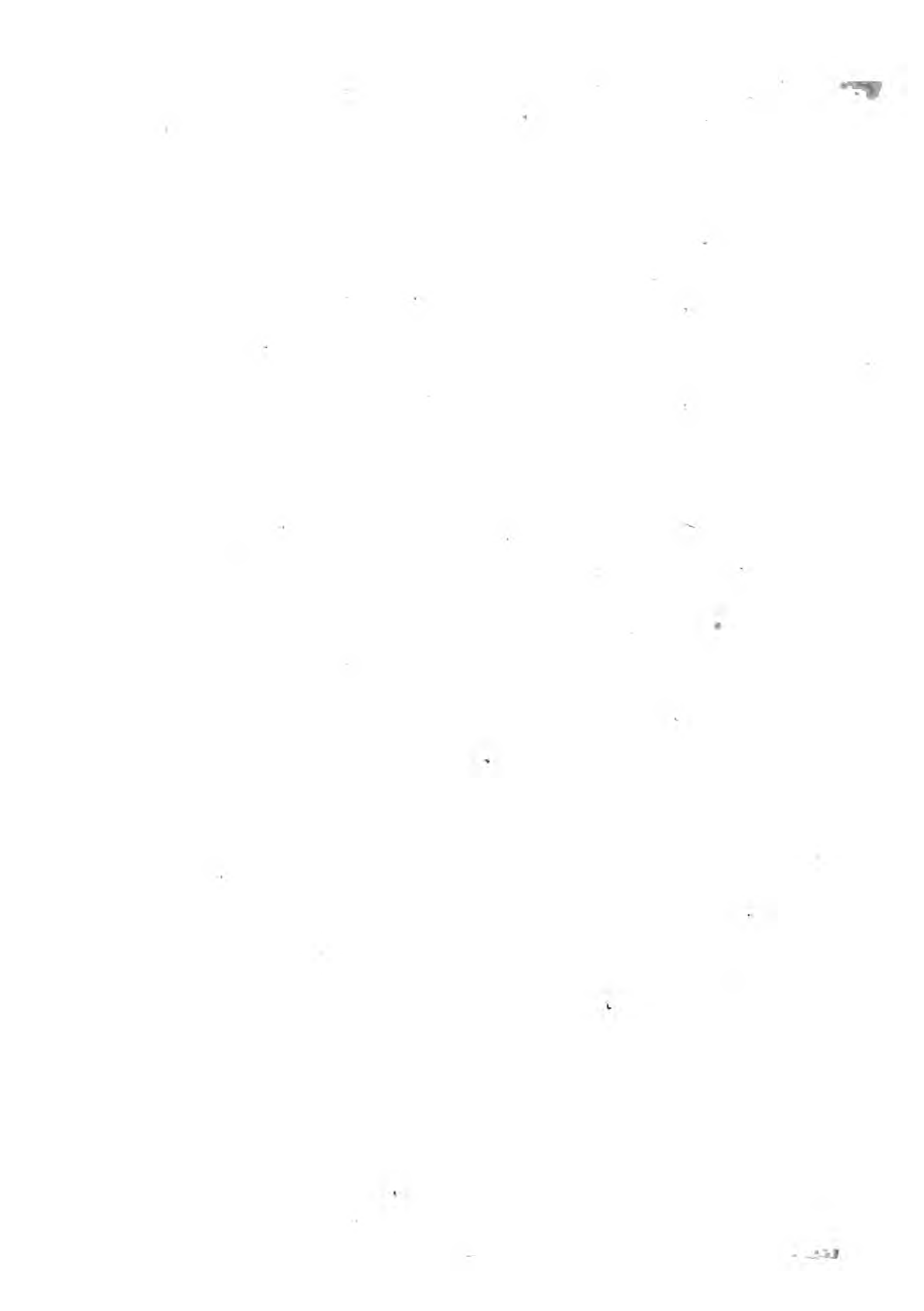


L'Institut de France, comme l'Église, est une grande école de respect. On trouve dans l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson et d'Olivet, quelques lignes d'une simplicité bien émouvante : « Ce n'est pas la coutume de l'Académie, racontait le vieux poète Segrais, de se lever de sa place dans les assemblées pour personne : chacun demeure comme il est. Cependant, lorsque M. Corneille arrivait après moi, j'avais pour lui tant de vénération, que je lui faisais cet honneur. » Vénération ! le grand mot ! L'histoire de France fait une place d'admiration au grand écrivain Renan. Mais qu'elle le voie venir avec son groupe terrien et familial, annoncé par une

longue suite d'humbles aïeux, assisté de sa sœur Henriette et de son fils Ary Renan, enfin glorifié dans ses deux petits-fils, les héros, ce qu'elle éprouve alors vraiment, c'est de la vénération pour le sang de France, pour ses vertus et ses gloires réconciliées, et elle se lève pour les saluer.

TABLE DES MATIÈRES

I. — DANTE.....	1
II. — PASCAL.....	33
III. — RENAN.....	59



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^{le},

à Paris, le 19 septembre 1923.

75763685

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DANTE, PASCAL

ET

RENAN



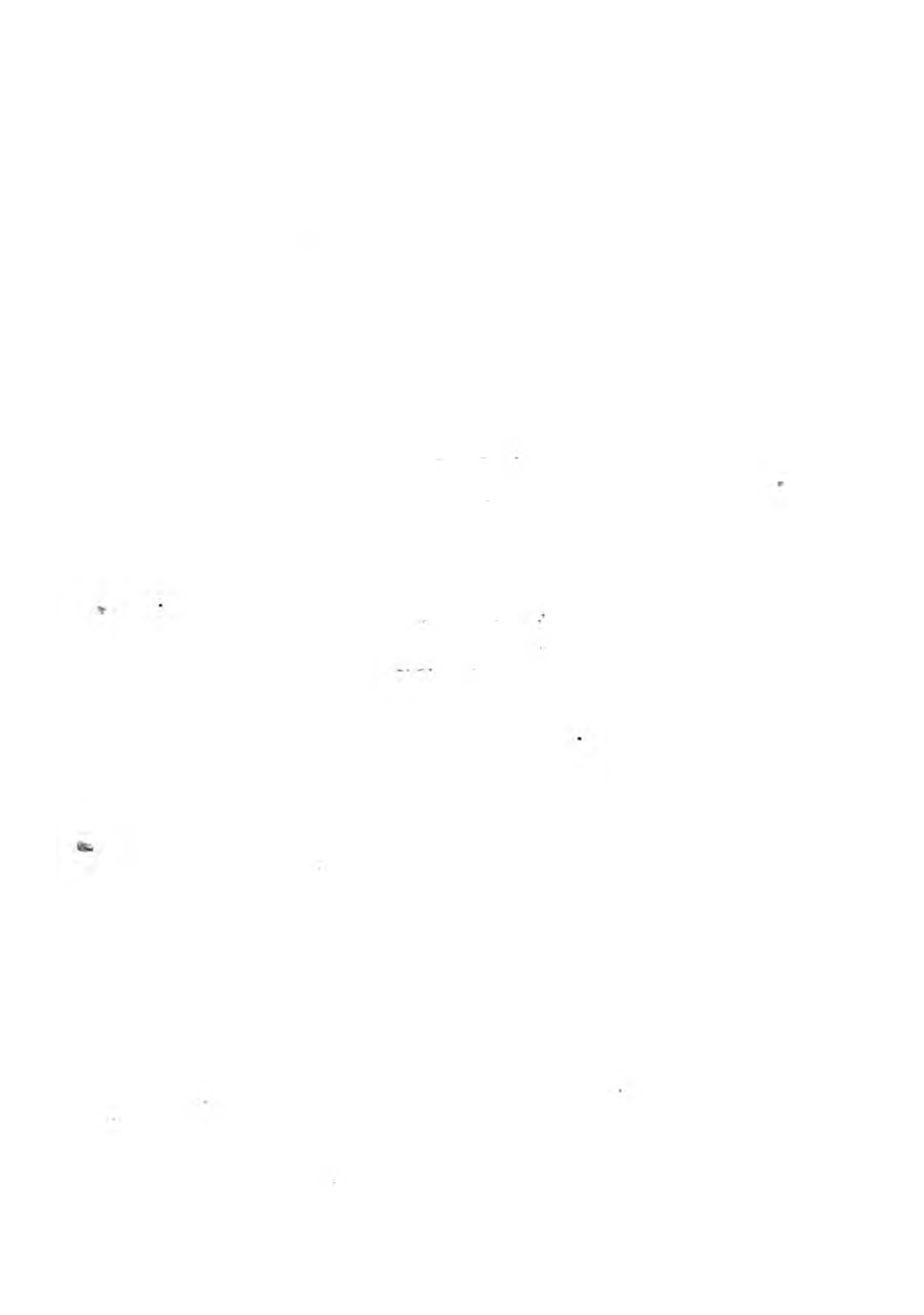
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6^e





PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET *c^{ie}*

8, rue Garancière

